

Le combat pour la vie: les premiers romans «canadiens» de Maurice Constantin-Weyer*

par
Robert Viau
University of New Brunswick
Fredericton (Nouveau-Brunswick)

RÉSUMÉ

Écrivain méconnu, bien qu'il ait remporté le prix Goncourt en 1928, Maurice Constantin-Weyer a rédigé une cinquantaine d'ouvrages, dont plusieurs ont pour cadre l'Ouest canadien. L'objectif de la présente étude est de circonscrire les invariants thématiques des premiers romans canadiens de cet auteur afin de souligner son originalité. Dans ses romans, Constantin-Weyer évoque les deux visages dominants de la Prairie: la Prairie sauvage et la Prairie des champs de blé. Cette métamorphose de la Prairie à la suite d'une immigration massive permet à l'auteur de noter certaines particularités nationales des immigrants et d'exprimer dans ses oeuvres l'admiration ou le dédain qu'il éprouve envers certains peuples. Constantin-Weyer n'est pas un auteur qui professe des opinions timorées. À certains jugements «racistes», des critiques se sont hérissés, d'autres ont été horrifiés par sa misogynie. En revanche, les plus belles pages de Constantin-Weyer décrivent le combat pour la vie. Dans un pays sauvage où souffle le blizzard, l'homme n'atteint sa «vérité», le sentiment de naître à la vie et de s'accomplir, qu'en se mesurant aux éléments déchaînés et à lui-même, ou plutôt à l'idée qu'il a de lui-même. Ainsi, tout en étant profondément ancrée dans un contexte socio-culturel précis, celui de la France des années vingt, l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer reprend les thèmes classiques de l'aventure et de l'exotisme pour dévoiler un monde éloigné, dans le temps et dans l'espace, qui participe à la fois à l'histoire et au rêve.

* Cet article s'inspire en partie d'une communication qui a été présentée au dixième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, à St. Thomas More College (Saskatoon), le 13 octobre 1990 (Viau, 1991).

ABSTRACT

Given little recognition as a writer, despite having won the Prix Goncourt in 1928, Maurice Constantin-Weyer was the author of some fifty works, including a number set in the Canadian West. The intent of this paper is to focus on the recurring themes of this author's first Canadian novels with a view to emphasizing his originality. In his novels, Constantin-Weyer evokes the two dominant features of the Prairies, the untamed land and the land of wheat fields. The transformation of the Prairies after massive immigration allows the author to observe some of the national characteristics of the various immigrants and, throughout his works, to express the admiration or contempt he feels towards certain peoples. Constantin-Weyer is not an author with timid opinions. Some critics have reacted aggressively to his «racist» judgments while others have been horrified at his mysogyny. On the other hand, the most beautiful words penned by Constantin-Weyer describe the struggle for life. In a wild land where blizzards blow, man can only achieve his «truth», the feeling of being born to live and fulfil himself, by facing up to the raging elements and to himself, or rather the idea he has of himself. Although deeply rooted in the specific socio-cultural context of the France of the 1920's, the work of Maurice Constantin-Weyer takes up the classic themes of adventure and exotism to reveal a faraway world, in time and space, that embraces both history and dreams.

Au tournant du siècle, le Commissariat du Canada à Paris annonce qu'il y a dans l'Ouest canadien de véritables domaines que l'on donne aux colons. La vision d'une terre promise et le goût de l'aventure attirent de nombreux Français et, parmi ceux-ci, de futurs écrivains: Louis Hémon, Georges Bugnet et Maurice Constantin[-Weyer]¹. Ce dernier vécut au Manitoba, principalement à Saint-Claude, mais aussi à Morris et à Portage la Prairie, de 1904 à 1914. Comme il le raconte au journaliste Frédéric Lefèvre:

[...] À peine arrivé là-bas, j'entrai en contact avec la vie d'une façon plutôt rude. Tour à tour fermier, cow-boy, et même bûcheron puis trappeur, marchand de chevaux l'été, marchand de fourrures l'hiver, journaliste à l'occasion pour présenter sous forme de reportage dans les journaux anglais de là-bas, mes multiples expériences [...] (Lefèvre, 1928)²

Lors de la Première Guerre mondiale, Maurice Constantin-Weyer retourna en France pour servir dans les forces armées, puis, grièvement blessé, il resta dans son pays d'origine, où il écrivit une cinquantaine d'ouvrages, dont plusieurs ont pour cadre le Canada.

Cette période "canadienne" a eu une très grande influence sur l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer et a été la cause de sa réussite comme auteur. Elle a souvent été la source de ses romans, de ses biographies romancées, de ses contes et de ses nombreux inédits (Motut, 1987, p. 25).

Au dire de certains critiques, nul écrivain français n'a su décrire l'Ouest canadien avec autant d'acuité. Dans la préface du recueil *Avec plus ou moins de rire*, Liliane Rodriguez a écrit:

[...] Il n'eut pas à retourner dans la Prairie de ses trente ans, il sut très bien lui redonner vie à distance: distance spatiale, mais surtout distance de l'art, qui ne s'éloigne de son objet que pour mieux en percer la nature, et s'en approcher. Il fit du Canada le lieu, le cadre ou la matière de ses grands romans et de maints autres récits (Constantin-Weyer, 1986, préface).

Parmi ses premiers romans sur l'Ouest canadien, ceux où il a précisé son style et défini sa thématique, nous retiendrons aux fins de notre étude: *Vers l'Ouest* (1921), *Manitoba* (1924), *La bourrasque* (1925), *Cinq éclats de silex* (1927), *Un homme se penche sur son passé* (1928), *Clairière* (1929) et *Napoléon* (1931). En tout, des centaines de pages sur l'Ouest canadien. Certes, les oeuvres subséquentes ne manquent pas de mérite, au contraire, mais elles relèvent d'un autre espace géographique et d'une autre façon de voir. En effet, il y a, à partir d'*Une corde sur l'abîme* (1933), un changement dans la thématique «weyerienne»: le lieu de l'intrigue se déplace des Prairies vers le Grand Nord, et la lutte pour obtenir les faveurs d'une femme s'étend de deux rivaux à trois ou quatre «prétendants» qui tentent de se surpasser mutuellement en héroïsme et en volonté de vaincre.

En nous limitant aux premières oeuvres, nous cherchons, dans ce premier article, à circonscrire les invariants de ces romans de Constantin-Weyer: l'espace, les facteurs raciaux, l'amour, le mariage, la nature et l'exotisme, afin de souligner l'extraordinaire originalité de ce grand écrivain.

L'espace

L'oeuvre de Constantin-Weyer accorde un rôle considérable à la catégorie de l'espace. Par exemple, à chaque moment fort d'*Un homme se penche sur son passé*, le prix Goncourt 1928, correspond un cadre géographique différent: le mariage et la dissolution du mariage de Monge se déroulent dans la Prairie, la mort de Paul Durand dans le Grand Nord, la mort de Baby Lucy en forêt... Chaque section du roman comporte une topographie spécifique qui lui donne sa tonalité propre.

Ce que nous retenons surtout de la spatialité d'*Un homme se penche sur son passé*, c'est son degré extrême d'ouverture. À l'opposé des tragédies de Racine – cas extrême –, qui fixent toute leur durée en un point unique, les principaux personnages dans *Un homme se penche sur son passé* sont libres d'aller et de venir, de voyager de la frontière américaine au Grand Nord, de l'Alberta à l'Ontario. Cette spatialité éclatée sert bien l'évocation de la vie de ces cowboys/trappeurs qui n'imposent aucune limite à leur appétit d'aventures, à leur désir de «remuer beaucoup [, d'] accepter les risques pour le plaisir d'en triompher» (Constantin-Weyer, 1983, p. 177). Toutefois, l'espace n'est pas une entité statique. Il est traversé par le temps, d'où ses deux visages dominants: la Prairie sauvage (des origines) et la Prairie des champs de blé (émergente à l'époque de l'écrivain).

Le premier espace décrit dans l'oeuvre de Constantin-Weyer, le plus important, le plus mythique n'est-il pas celui de l'Ouest, avec ses Amérindiens, ses Métis et ses cowboys? Les premiers romans de Constantin-Weyer, *Vers l'Ouest* (1921) et *La bourrasque* (1925), traitent de la période qui a précédé la colonisation massive de l'Ouest. D'ailleurs, que pouvait donc représenter le Manitoba pour Constantin-Weyer, pour ce jeune Lorrain nouvellement arrivé, si ce n'est courses dans la Prairie³ sur un petit poney à demi sauvage (Constantin-Weyer, 1983, p. 21), miroirs de bars étoilés «par les coups de revolver des cow-boys ivres» (p. 21), contrebande de chevaux, bagarres et aventures, comme il le décrit dans ses romans.

Et la prairie avec son grand air pur? Et les coups de vent qui vous courbent sur votre selle? La joie de courir après un cheval qui s'échappe? Celle de réussir un beau coup au lazzo? Les plaisirs du débouillage des chevaux qui ne se sont jamais imaginés qu'on aurait la prétention de les monter, jusqu'à ce qu'ils s'efforcent de se débarrasser

d'un cavalier bien accroché sur sa selle, et muni d'éperons à larges molettes acérées? (Constantin-Weyer, 1931, p. 77)

Mais «la Prairie de l'Histoire et de la Légende! La Prairie épique» (Constantin-Weyer, 1983, p. 30) se meurt. Venus des quatre coins du monde, les fermiers s'emparent des terres, chassent les éleveurs et entreprennent la transformation radicale d'un site naturel. En une génération, ils bouleversent la Prairie, la sectionnent, la séparent par des clôtures de broche barbelée, arrachent l'herbe à bisons et font pousser du blé au grand désespoir des cowboys Monge et Napoléon – personnages fétiches qui traversent l'oeuvre de Constantin-Weyer⁴ –: «...Rageurs, nous parcourûmes la Prairie, déshonorée par la charrue» (p. 33). Ce qui n'empêche pas Monge, une fois qu'il a fait son deuil de la Prairie sauvage, de goûter aux charmes des champs de blé et de la civilisation canadienne.

[...] cette civilisation [...] n'est pas sans beauté. L'août canadien, c'est le mois où commence la richesse de la terre. Or sur or, les blés ondulent. Oui! mer liquide, mais mer d'or. L'or blond et l'or fauve mêlent leurs vagues. Mer alchimique qui s'enfle au gré du vent. Et puis, argent et bleu, les avoines [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 76)

Facteurs raciaux

La Prairie sauvage se meurt, la Prairie des champs de blé émerge à la suite de l'arrivée de ces dizaines de milliers d'immigrants qui fuient la pauvreté, le surpeuplement, les persécutions religieuses et la faim. Pendant dix ans, Constantin-Weyer sera le témoin de l'immigration massive qui déferle sur la Prairie: «L'Europe et l'Amérique faisaient, chez [lui], une surprise-party» (Constantin-Weyer, 1929, p. 244). À cette époque, chaque colonie, chaque village est en fait un petit îlot peuplé par des gens de même souche européenne qui ont gardé leurs particularités nationales. Quelques années plus tard, en 1962, Gabrielle Roy écrira:

[...] il y a quelque vingt ans, plusieurs [villages] possédaient leurs caractères distinctifs de petites colonies slaves ou françaises ou écossaises ou encore islandaises, comme Gimli sur le lac Winnipeg, village de pêcheurs aux cheveux blonds, aux larges visages, comme aussi ces groupements de sectes religieuses un peu farouches, les Mennonites, les Huttérites.

[...]

[...] Dans ma jeunesse, je me souviens, je n'aimais rien

tant que de partir à la découverte de ces villages comme à celle d'une petite Europe en raccourci (Roy, 1982, p. 105-106).

Constantin-Weyer a su observer les nouveaux arrivants, différencier les races qui peuplent la Prairie et noter certaines particularités nationales.

[...] les trains débarquaient les Islandais aux larges fronts, les Norvégiens longs et souples, les Anglais toujours affamés, les Écossais avarés et actifs, les Irlandais batailleurs et ivrognes, les Allemands entêtés et persévérants, et enfin les Bretons, aux costumes archaïques [...] et dont les métis se moquaient, pour leur saleté, pour leur routine et pour leur ivrognerie bruyante et sans limite [...] (Constantin-Weyer, 1925, p. 193)

Dans *Un homme se penche sur son passé*, les Irlandais sont décrits comme étant de beaux parleurs, les Écossais avarés, les Bretons sales mais honnêtes, les Yankees entreprenants et les Doukhobors fanatiques. Dans *Clairière*, Constantin-Weyer ajoute: «[...] des Yankees remuants et hâbleurs, des Écossais rieurs, des Anglais désorientés, des Norvégiens taciturnes, des Allemands volontaires et cordiaux [...]» (Constantin-Weyer, 1929, p. 244). Cependant, comme l'explique Roger Motut, l'antagonisme de ces races différentes apparaît principalement dans *Un homme se penche sur son passé*:

[...] Français contre Irlandais, Irlandais contre Écossais, Canadien français contre tous les autres colons envahisseurs, Français contre Bretons, l'homme du Nord, Monge, contre l'homme du Midi, Durand, qui meurt devant le froid du Nord (Motut, 1987, p. 139).

Règle générale, l'homme du Nord est supérieur à l'homme du Midi, le Franc ripuaire au Tourangeau (Constantin-Weyer, 1983), le Norvégien à l'Allemand (Constantin-Weyer, 1940).

Dans «Le poème de la réussite anglo-saxonne» (Constantin-Weyer, 1924), le narrateur trace le portrait d'un être exceptionnel, Donald A. Smith, poète et homme d'action, qui donna l'Ouest canadien à la Couronne britannique.

Il portait en lui sa propre foi, qu'elle fût doublée ou non d'une foi religieuse. Une volonté bandée d'acier, comme un ressort. Un esprit parfaitement usiné. Cela suffit pour que le corps obéisse [...] Juste et injuste à la fois, naturellement, comme il convient aux âmes grandes et passionnées. De plus, il avait voyagé, il avait chassé [...]

Équilibré... Certes... Homme d'affaires, mais homme de culture [...] (Constantin-Weyer, 1924, p. 76-77)

[...] Il suffisait qu'il songeât au pavillon de l'*Union Jack* pour que disparût aussitôt toute vaine idée de fatigue, de faim ou de soif, et pour que ses forces décuplées, il trouvât en lui le ressort nécessaire pour mouvoir ses hommes, ses chiens et son traîneau (Constantin-Weyer, 1925, p. 142-143).

Quant aux vues politiques et économiques exprimées dans cette nouvelle, le narrateur prône le colonialisme à outrance afin de résoudre le problème de la surpopulation en Europe, problème qui ne peut que mener à la guerre. Une autre solution, malthusienne, serait «de réduire la natalité par la castration des éléments malsains du pays» (Constantin-Weyer, 1924, p. 85). En somme, il n'y a pas de place pour les faibles dans ce monde de surhommes nietzschéens.

Dans la nouvelle qui suit (comme son ombre), «Jean-Baptiste», le narrateur trace un portrait peu flatteur du Québécois qui s'installe dans l'Ouest:

Jean-Baptiste a quitté sans regrets le Bas-Canada. Il n'a pas l'âme d'un poète, et pourvu qu'il aille dans une contrée où il y a une église, s'il peut y gagner sa vie, il ne demande rien d'autre au destin. – “Ma patrie, c'est là où je puis prier”, a dit un jour le curé devant lui. Après le curé, Jean-Baptiste le redit. Travailler, manger, boire, dormir, aller au ciel, c'est là tout son horizon (Constantin-Weyer, 1924, p. 91)

«Boeuf de travail» (p. 93) peu éduqué, sous la gouverne des «messieurs prêtres» (p. 90), Jean-Baptiste achète une concession dont la moitié seulement devrait avoir la force de supporter plusieurs récoltes. Sans grand savoir-vivre, malpropre, mais tenace et confiant en l'avenir, il se rend avec sa femme, Ubaldine, au lac Manitoba acheter du poisson. Au retour, ils sont surpris par un blizzard; leur traîneau et leurs chevaux sont engloutis par le lac. Eux-mêmes ne survivent que par miracle. Aussitôt rescapés, ils se remettent stoïquement à l'oeuvre pour reconstruire ce qui a été détruit.

Que de distance entre le Britannique et le Canadien français, entre le libre penseur volontariste et le bûcheron superstitieux, entre le meneur d'hommes et le charroyeur de poissons! Dans le portrait des deux peuples qui ont fondé le Canada (et qui prennent le nom et le sens de «races» chez

l'auteur), le narrateur admire la ténacité aveugle du Canadien français, mais il ne s'enthousiasme vraiment que devant le succès du Britannique. Cette façon de juger les peuples s'accorde avec la philosophie de l'auteur basée sur sa croyance en la supériorité des races nordiques, germaniques, sur les races latines⁵. De même, il ne faudrait pas négliger certains apports biographiques: que pouvaient donc représenter les colons canadiens-français catholiques et sans instruction pour un immigrant français instruit et anticlérical⁶? et quel rôle ont pu jouer les infidélités et la désertion de la première femme de Constantin-Weyer, la métisse Dina Proulx, dans l'image qu'il s'est faite des Métis et qu'il propage dans ses romans (Collet, 1985)⁷? Constantin-Weyer est un homme de son époque, colonialiste à outrance⁸.

Dans une oeuvre en particulier, *La bourrasque*, Constantin-Weyer insiste beaucoup sur le rôle de l'hérédité et, avec un peu trop de facilité, explique la conduite de Riel et des Métis tantôt par leur ascendance française, tantôt par leur ascendance amérindienne. Chez Riel et les Métis, tout ce qui relève de l'esprit est d'inspiration française, tandis que tout ce qui relève des sens est d'inspiration amérindienne. Dès qu'il a bu, le Métis devient grossier, cru et violent; en revanche, il est sympathique quand ressort en lui le tempérament français.

[...] il était à la tête d'une bonne centaine de cavaliers bien montés, bien armés et qui poussaient des cris joyeux à la pensée d'une bataille prochaine.

Le sauvager reparut immédiatement en eux. Il en était toujours ainsi lorsqu'il s'agissait de la guerre, de chasse ou d'amour! (Constantin-Weyer, 1925, p. 68)

À l'entendre parler tortures, Riel se révélait physiquement un fils des Sioux et des Crees [*sic*]. De la façon la plus curieuse du monde, ses yeux se bridèrent et à eux seuls abolissaient toute trace du sang français. Parallèlement, son âme devenait barbare; une ivresse le saisissait, un éblouissement, plus exactement, comme s'il eût été entraîné dans une danse autour du feu d'enfer, où son imagination se représentait un supplice éternel aux Anglais (Constantin-Weyer, 1925, p. 130-131)⁹.

De même, si nous comparons le Métis à l'Amérindien, ce dernier est toujours dépeint comme un être supérieur:

[...] Je fus immédiatement frappé par le contraste qui existait entre la vulgarité du vieux Métis et la distinction

du chef sioux. Ces deux vieillards étaient contemporains. Les yeux pleureurs et la bouche baveuse du Métis disaient bien son âge. Schawaschkwan avait les yeux et les lèvres également secs. Il avait un grand âge, mais il le portait de façon à écarter véritablement toute idée de vieillesse. Le Chèteque, au contraire, était un être décrépît (Constantin-Weyer, 1929, p. 131-132).

L'Amérindien de sang pur est un être qui dans son milieu peut être admirable. Dans la nouvelle «Avec le Soleil et la Lune», le narrateur rencontre un Amérindien, Soleil, et sa femme, Lune, qui viennent passer quelques jours à Edmonton, s'amuser chez les Blancs et se payer des plaisirs, puis repartir vers le Nord méprisant la civilisation, préférant la vie primitive. Si Soleil reste «pur», c'est qu'il refuse le mode de vie des Blancs. Comme l'explique Soleil:

[...] À part quelques pièges, une carabine neuve et des cartouches, je m'en vais les mains nettes de lieu civilisé. Je compris alors qu'il avait pris quelques jours de civilisation, comme on prend une purge, ou un vomitif, ou un bain de boue [...] (Constantin-Weyer, 1927, p. 122-123)

Castor, le protagoniste de la nouvelle «Le danseur rouge», est le contraire de Soleil. Il a quitté la forêt canadienne pour devenir danseur dans une boîte parisienne:

[...] La danse du Castor avait cessé d'avoir ce caractère simple et naïf de la vieille époque. Il avait introduit dans ses rythmes sauvages quelque chose d'artificiel. La civilisation avait passé par là. Il était devenu mondain, au sens le plus triste du mot (Constantin-Weyer, 1931, p. 198).

Obnubilé par les faux brillants de la grande ville, Castor se laisse subjugué par une demi-mondaine qui lui prend son argent et l'abandonne. Devenu clochard, il se venge en l'assassinant.

Comme l'explique Paulette Collet, les nouvelles amérindiennes

font ressortir le fossé qui existe entre l'homme blanc et le sauvage. Les Indiens y font preuve de plus de bon sens et de plus d'honnêteté que les Blancs. L'homme primitif ne peut d'ailleurs s'adapter à une civilisation toute faite d'artifices. S'il la prend au sérieux, elle finit par le détruire (Collet, 1980a, p. 235).

Les Amérindiens demeurent heureux et intègres, pour autant qu'ils ne cherchent pas à quitter définitivement leur milieu, à renier leur passé et à adopter les us et coutumes de ce qu'on

nomme, peut-être à tort, la civilisation (Constantin-Weyer, 1931, p. 19-20).

En règle générale, les Amérindiens, face aux Blancs de la ville, se retrouvent donc inévitablement au bas de l'échelle sociale. Lors du procès de Riel et des chefs cris, ceux-ci sont décrits selon le point de vue des citadins blancs de Regina:

[...] Ils [les chefs cris] se ressemblaient tous entre eux avec le même crâne en pain de sucre (non raffiné) contreplaqué de cheveux collés par de la graisse rance, avec le même front bas et plat, avec les mêmes yeux en fente oblique dans lesquels il eut [*sic*] été ridicule de perdre son temps à vouloir introduire une pièce de dix sous, avec le même nez épaté, aux narines percées, face à toutes les curiosités perverses, avec les mêmes bouches lippues, avec les mêmes pommettes saillantes, avec les mêmes mâchoires égarées [...] (Constantin-Weyer, 1925, p. 237)

Les Amérindiens demeurent toujours les tenants d'une race primitive qu'il faudra tôt ou tard assimiler. L'auteur admire les races dominantes, britanniques surtout, aux dépens des races métisses et amérindiennes. Dans *La bourrasque*, Donald A. Smith est en train d'expliquer à son secrétaire comment Riel sera écrasé par l'armée britannique lorsqu'il interrompt son récit pour observer un coyote à la poursuite d'un lièvre.

[...] Il [le coyote] fit un bond dans la neige, le dos courbé un instant, la gueule déjà basse et ouverte. La seconde d'après il lançait en l'air le «jack» énorme, fourré de blanc, et qui s'empourprait déjà de sang... Cui... Cui... u...u...ui... Cu... ui... Les pattes de la victime griffèrent inutilement l'air, avant de pendre inertes... Le chasseur, sa proie à la gueule, fila la queue basse.
– Pas besoin de métaphysique, mon vieux Carruthers, dit Smith... La voilà la leçon des choses toute trouvée (Constantin-Weyer, 1925, p. 150-151).

Le plus fort dévore le plus faible, c'est le thème même de la Nature. Les Métis et les Amérindiens, vaincus, disparaîtront devant l'envahisseur.

Ainsi, en moins de trente ans, l'effort de quelques hommes, conducteurs de peuples, avait fait de ce désert un pays riche. Une race tout entière avait disparu dans la lutte, et des Sioux, des Crees [*sic*] et des Pieds-noirs, qui avaient jadis dominé ici, il ne restait plus que quelques rejetons destinés à disparaître devant l'effort continu de la race blanche... (Constantin-Weyer, 1983, p. 231-232)

En somme, dans l'univers romanesque de Constantin-Weyer, le lieu d'origine et les antécédents raciaux¹⁰ des personnages déterminent leur mentalité, leur tempérament, jusqu'à leurs amours.

L'amour

Peut-on parler d'amour dans les premiers romans de Constantin-Weyer? Ne serait-ce pas plutôt des manifestations de désirs physiques? Les extraits suivants sont explicites:

[...] Car, si vous êtes homme, vous comprendrez l'irritante sensation, pour un gars jeune, robuste et sain, de s'étendre sous le même toit qu'une jeune fille qu'il n'a pu posséder que des yeux (Constantin-Weyer, 1983, p. 48).

Elle répandait une forte odeur de chair... un vrai fumet de gibier – pour chasseur [...]

[...] La volupté sentait le cuir et la chair.

[...] Ils se retrouvèrent dans l'étable sombre, et, là dans le chaud parfum des bêtes, Riel l'accointa, debout contre le mur (Constantin-Weyer, 1925, p. 55).

Le désir de soumettre la femme et l'exemple de la Nature, où l'animal le plus fort domine, s'opposent à ce qui est acquis par la vie en société, par la civilisation, et s'inscrivent dans la thématique singulière de l'auteur¹¹.

Il s'agit donc de dominer la femme, de la posséder, en triomphant, dans la plupart des cas, de l'autre, d'un rival amoureux. D'après Constantin-Weyer: «Partout où il y a des filles et de l'alcool, il est naturel que la jeunesse se batte» (Constantin-Weyer, 1931, p. 144). Cette lutte pour la femme s'inspire notamment de l'observation de la nature, où les mâles se battent pour une femelle, et elle se conclut par effusion de sang (Collet, 1989). Ainsi, les pluviers «vidaient leurs querelles amoureuses avec une brutalité d'apaches» (Constantin-Weyer, 1929, p. 41), tandis que la femelle, «pâmée d'aise à la vue de ce combat, attendait avec impatience le bon vouloir du vainqueur» (Constantin-Weyer, 1929, p. 42). Chez les grands mammifères, la lutte est plus féroce, se terminant fréquemment par la mort d'un des adversaires: «[...] Si j'allais jusqu'à la saline, j'y trouverais, bien sûr! deux orignaux qui se battent pour une femelle... L'un des deux en mourra sans doute [...]» (Constantin-Weyer, 1983, p. 78)¹².

De plus, l'amour, ou du moins ce que Constantin-Weyer conçoit comme étant de l'amour dans ses premiers romans, est intimement lié à la mort: «L'Amour et la Mort circonscrivaient autour de nous l'entrelacement de leurs cercles magiques» (Constantin-Weyer, 1983, p. 40). Hannah, dans *Un homme se penche sur son passé*, recherche dans l'amour le «goût du néant», un «sentiment d'anéantissement» (Constantin-Weyer, 1983, p. 176). Monge, en revanche, désire tuer son rival et soumettre la femme à sa volonté en l'écrasant par la force et la brutalité.

[...] Quel très lointain ancêtre me dictait sa sagesse brutale? Oui, je livrerais à Archer un combat mortel, et, quand je l'aurais tué... oui! tué! (je me répétais le mot avec une joie barbare) j'emmènerais comme mon bien reconquis cette femme, dont la destinée, désormais, serait d'être soumise à ma volonté [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 245)

À mesure que Constantin-Weyer prend de l'âge – ou prend distance de son échec amoureux au Manitoba? Sa première femme, la métisse Dina Proulx, de onze ans plus jeune que lui, l'avait quitté après son départ pour la guerre –, sa vision de la femme s'humanise quelque peu. Si la femme, dans les premiers romans, est réduite à ses attributs physiques et sert de jouet aux appétits sexuels des hommes, dans les romans écrits plus tard, elle est une compagne qui inspire les plus grands et les plus nobles sacrifices aux hommes qui l'admirent. Comme l'explique Paulette Collet:

[...] Le voyage dans les solitudes glacées [Constantin-Weyer, 1983], l'ascension de la Demoiselle de la mort [Constantin-Weyer, 1936a], la fondation d'une ville [Constantin-Weyer, 1933b], sont des dragons que doit vaincre le jeune homme amoureux. Ce sont des rites initiatiques, au bout desquels le nouvel initié espère recevoir sa récompense: la dame de son choix (Collet, 1989, p. 119).

Dans *Un sourire dans la tempête*, il y a trois hommes et une femme. Il s'ensuit inévitablement une lutte pour la possession de cette femme. Comme le déclare le capitaine du vaisseau qui vient ravitailler le poste de la Longue Année: «Une femme seule dans un endroit comme ici et deux hommes sans femme en plus de son mari, ça doit faire du vilain» (Constantin-Weyer, 1934, p. 23). Cette lutte prendra la forme d'un combat contre la Nature qui stimule l'ardeur des personnages et les pousse à accomplir les plus grands exploits. Le plus fort des trois triomphera (ou survivra aux épreuves) et gagnera les faveurs de la dame.

Le mariage

Mais la femme ne se laisse pas posséder pendant une longue durée de temps. Tôt ou tard, le mari se retrouve seul. Renégate, la femme se lasse vite du même homme. Elle le quitte ou le détruit, comme le font certains insectes et poissons.

[...] Toutes ces femelles d'insectes, qui massacraient leurs mâles après l'hyménée, illustraient maintenant cette lutte dont j'éprouvais les effets. Je m'applaudissais que Hannah ne fût point, tout de même semblable à la femelle du brochet, qui dévore, volontiers, – s'il est plus petit, – le mâle qui l'a fécondée [...] Ces leçons données par la Nature-aux-griffes-rouges avaient l'avantage d'agrandir pour moi le plan des luttes conjugales [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 178)

Si nous nous limitons au cas de Monge et de Hannah dans *Un homme se penche sur son passé*, l'échec de leur mariage s'explique par la différence de race. Hannah, fille de Celtes, apporte dans le ménage l'esprit d'anarchie, la mélancolie et cet ardent goût de la Mort propre à l'âme des Irlandais. Monge, fils de Francs, rêve d'action; il accepte des risques pour le plaisir d'en triompher et, ainsi, se prouver qu'il est vivant, «véritablement vivant» (Constantin-Weyer, 1983, p. 177). Le thème réversible, omniprésent, de la mort et de la vie se retrouve ainsi au sein même du couple où l'esprit celtique s'oppose à l'esprit franc.

[...] Comment lui expliquer que je donnais de la vie qu'elle transformait en mort? Eût-elle été du même niveau intellectuel que moi, il me semblait alors que les différences de races influent tellement, que les façons de juger et de comprendre s'en ressentent, malgré même une civilisation commune. Ainsi, notre pauvre, triste et tragique histoire synthétisait ces étonnantes différences qu'on relève entre peuples différents [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 178)

Il est clair que, dans un tel univers romanesque, les mariages interraciaux sont voués à l'échec. Et Monge de conclure, lorsque Hannah se sera enfuie avec l'Irlandais Archer: «Après tout, Hannah était retournée vers l'homme de sa race... C'était humain, tristement humain!» (Constantin-Weyer, 1983, p. 211).

Le même thème apparaît dans quelques autres recueils ou romans. «La Nausicaa du Mackensie» raconte le court mariage d'un Blanc avec une Amérindienne à peine pubère qu'il

surnomme Nausicaa. Celle-ci lui préfère un homme de sa race, le Caribou, qui sait mieux lui plaire. Mais comme l'explique son beau-père amérindien, il n'y a aucune honte à être trompé: «Moi aussi, j'ai été *aidé*, bien des fois, avec ma femme. Elle n'en fait pas une moins bonne cuisine...» (Constantin-Weyer, 1927, p. 91). À la suite de sa mésaventure conjugale, le narrateur abandonne Nausicaa et s'enfuit vers le sud. Dans *Mon gai royaume de Provence* (Constantin-Weyer, 1933a), un Lorrain épouse une Provençale, d'origine italienne. L'homme du Nord n'est pas fait pour s'entendre avec cette fille du soleil. Ils divorceront, et elle finira misérablement ses jours comme prostituée.

Somme toute, l'échec de ces couples illustre les propos de l'Amérindien Schawaschkwan: «[...] Car il n'est pas bon que l'homme qui appartient à une race prenne pour femme celle qui appartient à une race différente, et ce fut l'origine de tous nos malheurs» (Constantin-Weyer, 1929, p.127).

Le combat pour la vie

Dans ces romans, la Mort omniprésente dans la forêt et dans le Grand Nord menace l'homme dès qu'il quitte la sécurité et le confort de la maison. En revanche, l'homme n'atteint sa «vérité», le sentiment de naître à la vie et de s'accomplir¹³, que par la lutte dans les espaces ouverts.

[...] Alors, la forêt, jusque-là silencieuse, s'anima. On entendit des soupirs de volupté et des râles d'agonie. J'étais le centre de ce grand cercle de la vie et de la mort que rien ne peut briser. J'étais où sont les êtres vivants. J'étais chez moi! (Constantin-Weyer, 1929, p. 21)

Dans le lieu clos de la maison, l'homme tourne en rond tel un tigre enfermé, se consume et s'affaiblit. Il s'agit donc de partir, vers cet ailleurs dangereux où la Mort guette, mais en toute connaissance de cause. Il faut apprendre à déchiffrer les drames de la nature:

[...] Je lui apprenais [...] tout ce que la Nature présente à la fois de magnifique et d'horrible, de voluptueux et de cruel, de vivant et de mortel. Ce grand rythme de la Vie et de la Mort, éternellement, circulairement enchaînées l'une à l'autre, se perpétuant l'un par l'autre avec cette étonnante guirlande de joies et de douleurs enlacées dans un prodigieux équilibre, c'est le thème même de la Nature. Elle est merveilleuse et terrible. Dès que nous échappons à l'artificielle construction de la Civilisation,

nous nous heurtons à un monde qui ne vit que par le meurtre et l'amour, sans qu'on puisse dire lequel des deux est le plus fatal [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 199)

Ce *leitmotiv* du cycle de la cruauté et de la volupté, de la mort et de la vie revient à plusieurs reprises. Maints exemples, tirés de l'observation de la nature, confirment ce thème et sont parsemés dans l'oeuvre:

[...] Jusqu'à la lisière du bois, on entendait le vol mou de nocturnes géants, et leurs ombres passaient furtives, entre nous et la lune... Le cri d'un lièvre étranglé... Des froissements mystérieux dans la forêt... Des soupirs plus mystérieux encore, dont on ne savait s'ils étaient de volupté ou de douleur. L'Amour et la Mort circonscrivaient autour de nous l'entrelacement de leurs cercles magiques [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 39-40)

La Prairie des cowboys disparaît pour que naisse la Prairie des fermiers. Le chevreuil meurt sous les griffes du lynx, le hibou festoie d'une perdrix-tambour, la mésange avale l'araignée, l'araignée vide les intestins de la mouche, et ainsi de suite jusqu'aux plantes qui s'étouffent et s'écrasent mutuellement. La Nature pour qui sait l'observer et discerner sa vérité, est un «monstre aux griffes rougies de sang» (Constantin-Weyer, 1983, p. 78) qui est sans pitié pour les faibles. Dans un tel système de valeurs, la mort nourrit la vie, s'inscrit dans le cycle éternel de la Nature, de la régénérescence de l'espèce par la mort d'autrui.

... La mort après tout c'est aussi la vie.
Notre sensibilité voudrait l'ignorer, mais c'est en vain, pour subsister, la Vie a besoin de la Mort. Et je crois bien qu'elle n'en a pas moins besoin pour se recréer... Le sens de la mort, la nature elle-même nous le donne. C'est l'automne et tout meurt! Qu'est-ce qui meurt: des choses flétries et désormais inutiles. C'est le printemps, et tout revit, grâce à la mort (Constantin-Weyer, 1924, p. 69).

Bien qu'ils assistent à ces meurtres à titre d'observateurs, c'est dans le Grand Nord canadien que les personnages de Constantin-Weyer se voient le plus contraints de participer au cycle éternel de la mort et de la vie. Le Grand Nord, ce lieu précis, choisi parmi tant d'autres possibles, sert à la dramatisation de la fiction, à la mise en scène du combat pour la vie, car ce désert blanc est un lieu de mort et, en même temps, un lieu de beauté, celui des «splendeurs du froid, qui n'ont guère d'égaux» (Constantin-Weyer, 1983, p. 82). Le Grand Nord

représente pour Monge, dans *Un homme se penche sur son passé*, les mirages, les palpitations de la lumière sur la neige, les mains et les oreilles gelées, la cécité des neiges, les «ténèbres blanches» (Constantin-Weyer, 1983, p. 103), des dangers auxquels l'homme ne saurait échapper qu'en s'inclinant devant la loi de la nature: celle de tuer pour se nourrir et pour vivre, comme le fait Monge.

[...] Je revins au campement la figure ensanglantée d'avoir bu à même la veine du cou de ma victime, ouverte d'un coup de couteau, le sang, le bon sang tiède qui s'écoulait en faisant goulougoulou. Mais c'était de la vie et de la chaleur que je buvais. Toutes les forces de l'original abattu étaient maintenant dans mes veines. Un sang riche et chaud circulait [...] (Constantin-Weyer, 1983, p. 114)

Le sang nourrit le sang, permet à l'homme de refaire ses forces et de continuer sa route. À mesure que l'homme avance vers le Grand Nord, il quitte la société, la civilisation, et doit se soumettre aux *diktats* de la Nature afin de survivre. Comme l'explique Louis Guyot:

Les règles sont simples mais difficiles à suivre. Les besoins habituels de la survie prédominent: manger, dormir et se reproduire. Le plus fort est éprouvé continuellement et le faible, tôt ou tard, est éliminé. La sélection naturelle se fait (Guyot, 1989, p. 113).

Cette lutte pour la vie est intimement liée à l'idée darwinienne de la concurrence vitale, d'une adaptation des espèces s'effectuant par l'élimination automatique des inadaptés. Ainsi, dans le Grand Nord, la nature est d'une grande beauté mais elle se montre impitoyable pour les faibles. Monge triomphe des froids et des glaces, tandis que Durand, moins expérimenté, inadapté, meurt devant les mêmes obstacles. Dans un tel univers, seuls survivent ceux dont les muscles et la volonté en font des sortes de surhommes.

– Est-il besoin pour cela d'être comme vous un athlète qui saute sa propre hauteur et qui jongle avec des sacs de blé de cent cinquante livres?

– Non, je ne le pense pas. Mais cela ne nuit pas. Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner (Constantin-Weyer, 1983, p. 85).

C'est la théorie de la sélection naturelle. Selon son code génétique et sa volonté de vivre, l'homme meurt ou survit à ces milieux qui présentent une difficulté croissante d'adaptation.

Monge, en particulier, tente de triompher, par la force et par la volonté, du monde dans lequel il se trouve. L'élément dynamique de ce projet d'affirmation de soi, c'est sa passion de vivre pleinement, de vaincre les obstacles ou de mourir en essayant de les vaincre: «Mais, du moins, il aura connu le frémissement de la lutte. Et il l'aura connu jusqu'à sa mort, sans cesser de désespérer d'une victoire cependant impossible [...]» (Constantin-Weyer, 1929, p. 51-52). La Prairie, la forêt, le Grand Nord matérialisent, concrétisent cette passion. De sa lutte avec les espaces ouverts, Monge sort vainqueur. En revanche, le cloisonnement de la Prairie, l'espace clos du foyer conjugal et surtout celui de la tombe de Baby Lucy sont liés à la défaite du personnage. En fin de compte, la mort triomphe de Monge en lui refusant de se perpétuer dans son enfant.

En somme, dans ces romans, il y a des frontières imaginaires qu'il ne faut pas franchir. La Prairie, la forêt, le Grand Nord sont les lieux d'un être et d'un faire spécifiques. Il y a drame si un personnage franchit une frontière et se trouve en un lieu qui implique l'impossibilité de son bonheur ou de sa survie. Dans *Un homme se penche sur son passé*, Monge ne peut être heureux dans un espace clos; Paul Durand ne peut survivre dans le Grand Nord. La transgression n'existe qu'en fonction de la nature du lieu et de sa place dans une échelle de difficultés croissantes. Un homme faible ne peut survivre dans le Grand Nord, un enfant harassé dans la forêt. Un lieu se définit par la possibilité ou l'impossibilité, pour un personnage, d'y survivre.

Constantin-Weyer est en effet attentif aux rapports qui existent entre les personnages qu'il crée et l'univers romanesque qui les entoure. Pour mieux mettre en valeur Monge, il plante le décor à l'intérieur duquel Monge se meut, un décor inhumain pour un personnage qui doit se montrer surhumain s'il veut survivre. Le lieu romanesque se réalise comme un lieu d'épreuves. Dans le Grand Nord, Monge doit vaincre le froid et traverser de vastes étendues désertiques pour survivre. Dans la forêt, l'espace s'oppose à la bonne exécution de la tâche à remplir par le héros et rend plus difficile le trajet qu'il doit effectuer.

L'espace weyerien, premièrement, est le lieu d'un faire narratif, le champ de déploiement des personnages et de leurs actes. Mais c'est aussi beaucoup plus que cela. L'espace romanesque ne peut être considéré comme simplement

descriptif; il agit dans ce récit. Il devient un élément constitutif fondamental du récit, un véritable «agent» qui conditionne l'action romanesque. Monge, à la différence de la plupart des personnages de roman, n'agit pas uniquement dans un décor fantastique mais contre cet espace même qui agit à son tour et s'oppose à lui, de sorte que l'espace cesse d'être objet passif de signification pour devenir sujet actif de narration. L'espace n'est pas seulement projection sur la toile de fond de la caverne où se jouent des ombres mais acte d'intervention dans le processus de signification du roman.

Exotisme et aventure

L'oeuvre de Constantin-Weyer ne passa pas inaperçue au Canada et elle fut «scrupuleusement analysée pour le portrait qu'elle traçait de l'Ouest, de ses habitants et de son histoire» (Motut, 1987, p. 133). *La bourrasque* en particulier attira l'attention des critiques du pays. Personnages naïfs, amours burlesques, aventures grotesques, ce roman sur fond historique (mais qui suit peu l'histoire) souleva l'ire du critique Donatien Frémont qui accusa l'auteur d'ignorer la morale et surtout, d'avoir dénaturé l'histoire de l'Ouest (Frémont, 1932). En cela, les historiens lui donneront raison. Mais un tel réductionnisme transforme l'oeuvre fictive en un témoignage socio-historique et nie l'existence d'un espace textuel romanesque différent de l'espace strictement référentiel. Quant à Gérard Tougas, tout en étant conscient des lacunes du roman, il y voit surtout «une de ces amples évocations dont sont friands les romanciers en quête d'exotisme» (Tougas, 1974, p. 139).

En effet, Constantin-Weyer s'attarde à des stéréotypes inspirés par les romans populaires et les films muets américains, car son roman s'adresse à des lecteurs français pour qui le Manitoba est un pays lointain, exotique, et surtout inconnu. L'exotisme joue donc une part importante dans le succès des romans de Constantin-Weyer, d'autant plus qu'à cet exotisme spatial s'ajoute, de nos jours, un exotisme temporel.

Dans ces romans, l'espace ouvert et le voyage apparaissent souvent comme une promesse de bonheur; l'inédit et l'exaltant ne pouvant se manifester que dans cet éternel «autre lieu», ce «là-bas» dont on perçoit l'appel mystérieux, où l'homme est libre de réaliser son destin comme il l'entend. Ainsi, Monge aspire à un «ailleurs» plus satisfaisant que le petit

monde qui l'ennuie. Il éprouve un besoin de liberté et d'aventure qui se trouve dans des lieux peu connus, donc pleins de séduction, la Prairie et le Grand Nord canadien.

Ce désir de partir recèle une puissance qui s'attaque à l'ordre établi, poussant à vivre dangereusement:

[...] Ce qui nous attirait, c'était l'image d'un danger, auquel il fallait échapper. Ainsi le veut la nature, parce que seul survit celui qui s'entraîne à réagir devant le péril. Notre civilisation (ou, plus exactement, ses effets) endort chez nous le goût du risque [...] (Constantin-Weyer, 1929, p. 25)

Il y a, dans le dédain que ressent Monge envers la civilisation, quelque affinité avec l'anarchisme et le non-conformisme provoquant. Dans un pays inconnu où souffle le blizzard, l'homme se mesure aux éléments déchaînés et à lui-même, ou plutôt à l'idée qu'il a de lui-même. L'Ouest canadien présente un défi à relever. Les héros de Constantin-Weyer recherchent dans une lutte solitaire contre une Nature inclémente, loin de toute civilisation, à régénérer leurs forces ou à retrouver leur équilibre. À la suite de ces personnages, nous découvrons ces lieux où l'on peut penser qu'on pourrait enlever le carcan imposé et atteindre, mieux qu'ailleurs, la liberté, l'aventure et le rapport à soi qu'on recherche. Là tout est à découvrir, tout est neuf. Dans ce monde vierge, dévoilé par l'écriture d'un maître conteur, le lecteur se refait une âme.

NOTES

1. Maurice Constantin a pris le nom de «Weyer» lors de son second mariage, à Germaine Weyer, le 14 septembre 1920. D'ailleurs, comme l'explique un Amérindien dans «Avec le Soleil et la Lune»: «[...] Quelle drôle d'idée vous avez, vous autres blancs, d'accepter comme cela que n'importe qui, vos parents, ou un ami de la famille, vous condamne à porter un nom, le même, toute votre vie. Quand on est petit, cela se comprend. Moi, quand j'étais *papoose* (gosse), mon père m'appelait *Wapoos* (le lièvre)... Comme si j'avais le bout de mes oreilles tacheté de noir! Father Ridgway m'a appelé Georges, qui ne veut rien dire. Et moi, quand j'ai eu l'âge de savoir qui j'étais, je me suis appelé le Soleil... Et je changerai de nom, un jour, si cela me plaît» (Constantin-Weyer, 1927, p. 102-103).
2. Ce que Constantin-Weyer raconte à Frédéric Lefèvre se rapproche de la vérité. Cependant, les réputations littéraires se préparent longtemps à l'avance, et Constantin-Weyer, dans plusieurs autres entrevues données à la presse (Motut, 1987, p. 89-94), crée le mythe – c'est-à-dire «tout ce qui n'existe et ne subsiste qu'ayant la parole

pour cause» (Valéry) – de l'aventurier inlassable qui a roulé sa bosse du Mexique au Cercle polaire. Ce faisant, il étend sa renommée, est surnommé le «Jack London français» et, du coup, se présente comme un candidat intéressant (et intéressé) au prix Goncourt.

3. Constantin-Weyer écrit toujours ce nom au singulier: la Prairie, et non les Prairies. De plus, comme l'explique Yves Berger dans la préface à la dernière édition d'*Un homme se penche sur son passé*, Constantin-Weyer «pleure la fin d'une Prairie (avec un P majuscule, car cette réalité est aussi une entité et, dans notre géographie intérieure, relève du mythe) [...]» (Constantin-Weyer, 1983, p. 9)
4. De roman en roman, Constantin-Weyer reprend des personnages, des idées, des phrases, voire même des pages qu'il copie textuellement ou qu'il développe davantage. Ainsi, son premier roman, *Vers l'Ouest*, annonce un autre roman *La bourrasque* et nous apparaît comme une première ébauche d'*Un homme se penche sur son passé*. En effet, ce premier roman raconte une expédition dans le Grand Nord et la perfidie d'un rival amoureux, thèmes qui seront repris dans le roman qui remportera le prix Goncourt. *Vers l'Ouest* est aussi l'histoire de Louis Riel père et de A. Smith, respectivement le père et le frère des protagonistes de *La bourrasque*. C'est donc l'histoire de la génération précédente; une histoire d'amour et de guerres sioues. Le véritable drame de l'Ouest, celui de la destruction de la nation métisse et de la mainmise de la Couronne britannique sur l'Ouest, n'éclatera que dans *La bourrasque*. D'ailleurs, les toutes dernières phrases, interrogatives, de *Vers l'Ouest* laissent présager le roman à venir, la problématique qui sera développée; il ne manque, à la dernière page du roman, que la mention «à suivre».
5. Dans *Vers l'Ouest*, Constantin-Weyer fait dire au frère aîné de Donald A. Smith: «Nous [les Britanniques] relevons de Dieu seul, et nous recevons de lui directement la gloire de notre mission souveraine. Tous les autres peuples égaux entre eux, – ou à peu près, – courbés sous l'attente de notre justice. Voilà la loi et ses prophètes» (Constantin-Weyer, 1921, p. 150).
6. Cette incompréhension semble avoir été réciproque. «Le séjour des Constantin à Saint-Claude ne fut pas des plus heureux. Il a été très souvent perturbé par divers incidents et événements: l'altercation avec le curé, la légèreté de Daisy [Marguerite Constantin] – qui s'entendait très bien avec Héliodore Fortin, l'instituteur du village –, l'opinion très libérale des Constantin et leur morale. Aussi, les gens de Saint-Claude reprochaient à Maurice Constantin sa paresse; ils ne pouvaient pas accepter le fait qu'il avait une bibliothèque et qu'il passait son temps à lire et à flâner» (Fauchon, 1988, p. 12).
7. De plus, jusqu'à quel point Constantin-Weyer a-t-il compris les conflits canadiens-anglais/canadiens-français? Jusqu'à quel point s'est-il acclimaté au Canada? Dans le dernier chapitre de *Manitoba*,

le narrateur décrit son retour en France, en 1914, à la suite de la déclaration de la guerre. Malgré sa famille, sa concession, sa chaumière et ses années passées dans l'Ouest, il quitte sans regrets le Canada. «J'étais Français» (p. 126), répète-t-il, «[...] je leur dis un adieu qui m'étonna par le peu d'émotion que j'y mis. C'est qu'il se mêlait à l'angoisse de l'aventure une joie soudaine de me retrouver parmi des hommes de ma race. Il faut avoir habité l'étranger pour savoir vraiment que l'internationalisation, dans un certain sens, est une chimère [...]» (Constantin-Weyer, 1924, p. 130).

8. Enfin, que penser de cette dernière remarque du personnage «exemplaire», Donald A. Smith: «Des gens qui savent combien il est nécessaire de se discipliner pour créer un empire, ont dû bien rire de voir la France donner le droit de vote aux noirs!... Un homme qui sait la vie, – ce que vous ne savez guère, – craint de voir une arme aux mains des faibles, car il sait que les faibles en abuseront toujours [...]» (Constantin-Weyer, 1924, p. 82).

Des Noirs d'Afrique aux Nègres blancs d'Amérique il n'y qu'un pas (Aquin, 1971), ce qu'a bien compris la critique canadienne: «[...] la critique canadienne a blâmé certains passages du livre, qu'elle juge osés. Surtout, elle s'est offusquée du portrait de Jean-Baptiste, qu'elle considère comme une caricature, et plus encore du parler paysan que l'auteur a tenté de reproduire. On trouve que le livre "ne sert pas la cause française au Canada"» (Collet, 1980b, p. 657-658).

9. Voir aussi la réaction du Métis Napoléon lorsque sa fiancée rompt les fiançailles (Constantin-Weyer, 1931, p. 163).
10. Cette théorie des races ferait sourire si elle n'impliquait de graves conséquences. En juin 1940, Marc Citoleux, dans *Polybiblion*, s'en prend à l'auteur pour cette théorie des races, qui, selon le critique, «nous inspire une témérité décisionnaire qui nous effare» (cité dans Motut, 1987, p. 103). Enfin, jusqu'à quel point Constantin-Weyer a-t-il été influencé par le darwinisme et les idées de Gobineau?
11. Les années de guerre ont profondément marqué Constantin-Weyer. Dans les tranchées, les raffinements de la société disparaissent devant la tâche quotidienne de survivre. Les premiers romans «témoignent de cet esprit primitif et sauvage du soldat dans les tranchées» (Motut, 1987, p. 142), ce qui pourrait expliquer la vulgarité, les obscénités et le lutinage.
12. Voir aussi Constantin-Weyer (1924, p. 27).
13. L'œuvre de Constantin-Weyer s'inscrit dans le cycle de ce que les critiques ont surnommé les «romans de la grandeur humaine» des années trente. Les auteurs les plus connus sont des contemporains de Constantin-Weyer: Montherlant, Malraux et Saint-Exupéry. Ce dernier n'a-t-il pas écrit, en se servant d'analogies animales comme Constantin-Weyer: «[...] Peu importent les chacals, si la vérité des

gazelles est de goûter la peur, qui les contraint seule à se surpasser et tire d'elles les plus hautes voltiges! Qu'importe le lion si la vérité des gazelles est d'être ouvertes d'un coup de griffe dans le soleil!» (Saint-Exupéry, 1939, p. 170). «[De même, l] a vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme» (Saint-Exupéry, 1939, p.173).

Enfin, il est utile de rappeler ces quelques mots de Gide, dans sa préface à *Vol de Nuit*, qui expliquent tout aussi bien à la fois la valeur et le succès de l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer: «[...] Les faiblesses, les abandons, les déchéances de l'homme, nous les connaissons de reste et la littérature de nos jours n'est que trop habile à les dénoncer; mais ce surpassement de soi qu'obtient la volonté tendue, c'est là ce que nous avons surtout besoin qu'on nous montre» (Saint-Exupéry, 1931, p. xii-xiii).

BIBLIOGRAPHIE

- AQUIN, Hubert (1971) *Point de fuite*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 159 p.
- COLLET, Paulette (1980a) «Cinq éclats de silex», dans LEMIRE, Maurice (dir.) *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal, Fides, p. 235.
- _____ (1980b) «Manitoba», dans LEMIRE, Maurice (dir.) *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal, Fides, p. 657-658.
- _____ (1985) «La Métisse dans les romans des Français», dans SAINT-PIERRE, Annette et RODRIGUEZ, Liliane (dir.) *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Saint-Boniface, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, p. 35-45. (Actes du quatrième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 23 et 24 novembre 1984)
- _____ (1989) «Le drame du couple dans l'oeuvre de Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 119-130.
- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1921) *Vers l'Ouest*, Paris, La Renaissance du Livre, 189 p.
- _____ (1924) *Manitoba*, Paris, Éditions Rieder, 134 p.
- _____ (1925) *La bourrasque*, Paris, Éditions Rieder, 249 p.
- _____ (1927) *Cinq éclats de silex*, Paris, Éditions Rieder, 159 p.
- _____ (1929) *Clairière, récits du Canada*, Paris, Librairie Stock, 153 p.
- _____ (1931) *Napoléon*, Paris, Éditions Rieder, 216 p. (suivi de «Le danseur rouge», p. 175-216)
- _____ (1933a) *Mon gai royaume de Provence*, Paris, Éditions Rieder, 265 p.

- _____ (1933b) *Une corde sur l'abîme*, Paris, Éditions Rieder, 253 p.
- _____ (1934) *Un sourire dans la tempête*, Paris, Éditions Rieder, 241 p.
- _____ (1936a) *La Demoiselle de la mort*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 253 p.
- _____ (1936b) *Telle qu'elle était en son vivant*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 254 p.
- _____ (1940) «À cache-cache», *Les Nouvelles Littéraires*, Paris, 18 mai, p. 1.
- _____ (1983) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Union Générale d'Éditions, 253 p. (Coll. «10/18») (précédé d'une préface d'Yves Berger, p. 7-15)
- _____ (1986) *Avec plus ou moins de rire*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 174 p. (précédé d'une préface de Liliane Rodriguez, s.p.)
- FAUCHON, André (1988) *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 186 p.
- FRÉMONT, Donatien (1932) *Sur le ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg, Éditions de la «Liberté», 152 p.
- GUYOT, Louis F. (1989) «La nature sauvage dans l'oeuvre de Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, p. 111-117.
- LEFÈVRE, Frédéric (1928) «Une heure avec Maurice Constantin-Weyer», *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 7^e année, n° 321, 8 décembre, p. 1.
- MOTUT, Roger (1987) *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 187 p.
- ROY, Gabrielle (1982) *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Stanké, 249 p.
- SAINT-EXUPÉRY, Antoine de (1931) *Vol de nuit*, Paris, Gallimard, 171 p. (Coll. «Le livre de poche») (précédé d'une préface d'André Gide, p. xi-xviii)
- _____ (1939) *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, 184 p. (Coll. «Folio» n° 21)
- TOUGAS, Gérard (1974) *La Littérature canadienne-française*, Paris, PUF, 270 p.
- VIAU, Robert (1991) «La mythification de l'espace dans *Un homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer», dans QUENNEVILLE, Jean-Guy (dir.) *À la mesure du pays...*,

Saskatoon, Unité de recherches pour les études canadiennes-françaises (St. Thomas More College), p. 219-231. (Actes du dixième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 13 et 14 octobre 1990)

(Acceptation définitive en juillet 1991)